



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 8 (1969), p. 151-165

Charles Vial

Le Caire des romanciers égyptiens.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711714	<i>La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne</i>	Sylvie Ayari
9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)

LE CAIRE DES ROMANCIERS ÉGYPTIENS

PAR

CHARLES VIAL

C'est au Caire qu'a paru le premier roman arabe⁽¹⁾ mais l'action de *Zaynab* se déroule dans le Delta. La capitale de l'Égypte est également boudée par la première nouvelle égyptienne⁽²⁾ car *Dans le train* on débat encore de la condition paysanne. Par la suite les citadins devaient eux aussi retenir l'attention des romanciers. Les citadins soit, mais la Cité? La lecture d'une production romanesque qui s'étale sur une cinquantaine d'années nous renseigne sur la vie des habitants du Caire, dans les différents milieux, mais le cadre dans lequel cette vie se déroule demeure flou, à peine esquissé ou insuffisamment nuancé. Si de prestigieux monuments sont évoqués ils ne sont jamais décrits. On pense à certaines phrases du *Ḥadīṭ 'Īsā b. Ḥiṣām* où al-Muwayliḥī s'en prend à ses compatriotes qui, selon lui, marquent peu d'intérêt pour les vestiges du passé : « ils ne conservent que les noms et non les choses nommées »⁽³⁾. Leur indifférence lui apparaît congénitale :

« L'Égyptien du Caire grandit, devient homme, adulte, vieillard ... sans avoir vu des Pyramides qui sont tout près autre chose que leur représentation en timbre-poste, et encore souvent cela même il ne sait pas le voir avant de mourir ! »⁽⁴⁾.

Ce jugement sévère de 1899 est repris par Y. Ḥaqqī en 1943 : l'un de ses personnages, Ismā'īl, ne « voit » pas vraiment la Place *Sayyida Zaynab* tant qu'il n'a pas

⁽¹⁾ *Zaynab* de ḤAYKAL qui prend le pseudonyme de Miṣrī Fallāḥ dans la 1^{re} éd. qui doit être datée de 1912 — et non de 1914 comme il était jusqu'ici communément admis — puisque M. 'A. Iḥīdr a découvert un compte-rendu de ce livre dans un numéro d'*al-Bayān* de 1912, Iḥīdr, p. 113.

⁽²⁾ *Fī-l-qitār* de MUḥ. TAḤMŪR, parue en 1917 dans la revue *al-Sufār*. C'est la première nouvelle du recueil posthume édité par le frère de l'auteur, Maḥmūd Taymūr en 1927 sous le titre *Mā tarāhu al-uyūn*.

⁽³⁾ *Ḥadīṭ 'Īsā*, p. 275.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 167.

quitté l'Égypte ; ses années d'études en Angleterre sont une épreuve terrible pour sa foi mais

« il apprend à goûter la beauté de la nature, à jouir d'un coucher de soleil — comme s'il n'en existait pas d'aussi beaux dans son pays ! »⁽¹⁾.

Le Caire, d'autre part, n'aurait-il pas toujours souffert d'un certain discrédit ? Il est en effet souvent présenté par les romanciers — surtout quand ils sont d'origine rurale — comme une agglomération gigantesque sans intérêt. Ainsi F. Ġānim fait dire à son héros qui a été séduit par les qualités humaines des Ṣaīdiens :

« Le Caire devint à mes yeux un énorme tas de médiocrité. On n'y trouve pas d'hommes ni de problèmes, mais seulement une agitation stupide, un vacarme inepte »⁽²⁾.

Souvent 'A.-R. al-Ṣarqāwī se moque de l'allure des Caiotes et il place cette condamnation sans appel dans la bouche d'un fils de 'umda qui fait ses études au Caire :

« Ma parole tous ces petits Caiotes sont des femmelettes, des gazelles. Je n'en aime aucun, ni femme ni homme. Le Caire en bloc est de la *ḥalāwa*⁽³⁾, de la *ḥalāwa* toute blanche »⁽⁴⁾.

Nous allons essayer de voir comment Le Caire apparaît dans les œuvres romanesques.

*
* *

Examinons d'abord une première sorte de descriptions qui attirent l'attention par leur longueur et aussi par leur caractère « historique ». Leurs auteurs essaient en effet de reconstituer le cadre où s'inscrivent les péripéties qu'ils narrent pour mieux les situer dans le temps et l'espace. Aussi on trouve en général ces précisions, soigneusement datées, dès l'entrée en matière du roman. Le mot « historique », risquant d'être ambigu, il convient de remarquer qu'il s'agit seulement d'un léger recul dans le temps : l'écrivain rappelle la physionomie qu'avait la ville, ou une partie de celle-ci, à l'époque de sa jeunesse.

⁽¹⁾ *Qindīl Umm Hāšim*, p. 29. L'action est censée se dérouler au début du siècle.

⁽²⁾ *Al-Ġabal*, p. 134.

⁽³⁾ « Douceur », nom d'une pâte très douce.

⁽⁴⁾ *Al-Ṣawāri*... , p. 168.

En écrivant *Elle est comme ça* ⁽¹⁾ peu de temps avant sa mort, Haykal renoue avec un genre qu'il n'avait plus pratiqué depuis *Zaynab*. D'autre part, comme pour se faire pardonner, in extremis, d'avoir écrit un premier roman rustique, il situe au Caire sa nouvelle intrigue. Le premier chapitre s'ouvre par cette déclaration de la narratrice :

« Quelle énorme différence entre Le Caire aujourd'hui — en cette sixième décade du xx^e siècle — et ce qu'il était pendant mon enfance c'est-à-dire pendant la première décade » ⁽²⁾.

C'est surtout sur l'extension de la capitale qu'elle entend mettre l'accent. A cette époque-là, note-t-elle, personne n'habitait sur la rive gauche du Nil, les moyens de transport traditionnels étaient seuls utilisés, l'automobile restant un attribut de luxe jusqu'en 1920, tandis que le tram « apparu pendant les cinq dernières années du xix^e siècle » ne franchissait pas le fleuve.

« ... Je me rappelle un jour de 1909 où j'ai accompagné mon père jusqu'à la banlieue d'Héliopolis. Celle-ci sortait à peine de terre et on n'y trouvait que quelques demeures situées à proximité de *L'Héliopolis Palace*. J'ai entendu mon père s'étonner que la compagnie belge promotrice du projet se soit risquée à choisir ce morceau de désert pour y bâtir une banlieue. Mais les Egyptiens croyaient alors dans le génie des étrangers en qui ils voyaient des anges ou des démons, aussi se gardaient-ils de porter un jugement hâtif sur leurs agissements : ces étrangers, pensaient-ils, en savent plus long que nous.

« Je partageai ce jour-là l'étonnement de mon père quand nous avons vu, l'un et l'autre, le tram blanc reliant Le Caire à Héliopolis qui, à la sortie d'al-'Abbāsiyya, roulait dans un désert vide et sans vie où le sable s'étendait à perte de vue.

« al-'Abbāsiyya représentait la limite du Caire de ce côté. C'était plutôt une banlieue habitée par d'anciens soldats. Les casernes étant toutes proches, ils avaient eu le loisir de s'habituer à ce secteur pendant leur service militaire et, en quittant l'armée, ils y avaient construit leurs maisons sur un terrain rendu bon marché par l'éloignement de la ville et de ses moyens de transport.

« C'est Place al-'Ataba al-ḥadrā' que se trouvait le cœur (*surra*) de la cité. De là partaient les lignes de tram, là se dressait *Le Tribunal mixte*, pôle de l'activité judiciaire entre les étrangers et les Egyptiens du Caire et des environs. Tout près, se trouvait l'*Azbakiyya* qui, de l'étang (*birka*) qu'elle était cent ans plus tôt, était devenue un jardin aux arbres élevés, entouré de murailles infranchissables. De la Place al-'Ataba

⁽¹⁾ HAYKAL, *Hākādā ḥuliqat*, 1^{re} éd. 1956. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 13.

al-ḥadrā la célèbre rue *‘Abdīn* allait jusqu’au Palais à gauche — à droite se dressaient des magasins de luxe — et la rue du *Mūsī*, artère commerciale de réputation mondiale, descendait.

« Cette place et les rues qui s’en ramifiaient séparaient les quartiers égyptiens des quartiers étrangers. Ceux-ci se trouvaient à l’ouest jusqu’au Nil tandis que la résidence et le lieu de travail des Égyptiens et des Orientaux se situaient à l’est, vers le *Mont Muqattam*. Aussi le *Mūsī* voyait se mêler les trois éléments : Orientaux, Égyptiens et étrangers, ces derniers étant plus nombreux dans la partie proche de *‘Ataba* et les Égyptiens dans la partie communiquant avec *al-Sikka al-ḡadida* qui conduisait aux quartiers de *Sayyidna al-Ḥusayn*, *al-Azhar* et, encore au-delà, en direction du Mont, d’autres quartiers foncièrement nationaux...

« ... Mon père était puissant et riche. La maison où je suis née et où j’ai été élevée était du modèle que j’ai décrit ⁽¹⁾ et se trouvait vers la place où se dresse la statue de *Lāzuḡh!* » ⁽²⁾.

Si l’on excepte l’étonnement manifesté au début devant le développement rapide et imprévisible du Caire, ce texte nous frappe par son ton neutre, son style de constat — ce style qu’on appelle *taqrīrī* en arabe.

Il n’en va pas de même du passage que nous allons emprunter à Yūsuf al-Sibāī. Ce romancier fécond et à succès s’est spécialisé dans une littérature très romanesque qui présente des jeunes filles au cœur pur et des hommes ou très nobles ou très noirs, tous ces personnages appartenant à la classe aisée, voire aristocratique. Or il publie en 1952 *Le porteur d’eau est mort* où il s’intéresse subitement aux couches laborieuses de la population et plonge résolument dans un quartier populaire du Caire. L’entreprise lui semble nécessiter des préliminaires puisqu’il ne consacre pas moins de cinq pages ⁽³⁾ à « placer le lecteur dans le décor de l’histoire » — comme il le dit lui-même.

« Cette histoire se passe vers 1921 dans le quartier d’*al-Ḥusayn*. Le théâtre de l’action est toujours debout avec peut-être quelques modifications — démolitions ou constructions — intervenues au fil des ans. Mais ses caractéristiques essentielles demeurent intactes.

⁽¹⁾ C’est-à-dire entourée de hauts murs, avec une partie pour les hommes (*salāmlīk*) communiquant avec l’extérieur et une partie pour les femmes (*ḥaramlīk*) complètement isolée et pourvue d’un jardinet « qui per-

mettait aux dames de prendre l’air, loin des regards masculins». *Ibid.*, 16.

⁽²⁾ *Ibid.*, pp. 14-16.

⁽³⁾ *Al-Saqqā māṭ*, pp. 10-15.

« La plus saillante et la plus solidement liée à notre histoire c'est la fontaine gouvernementale qui se dresse dans *Darb al-Sammākīn* (rue des Poissonniers), devant un petit kiosque où trône le *Maître des eaux* (*sayyid al-dank*) personnage tout-puissant qui a la haute main sur la distribution de l'eau dans le quartier ; il la dispense comme il l'entend à une longue file de femmes tenant des récipients de tôle et d'hommes portant les outres... ».

Étant donné le sujet du roman on admettrait volontiers que l'auteur s'en tienne là. Mais il décide de nous conduire dans une visite détaillée du quartier d'*al-Husayn*, visite qu'il agrémente de commentaires propres à atténuer ce que cette énumération pourrait avoir de fastidieux :

« Nous commencerons par la *Rue Fārūq*, à mi-distance entre la *Place Fārūq* et celle de *ʿAtaba* (cette place a souvent changé de nom et il me semble préférable de lui donner le plus ancien, de crainte que le nouveau ne change encore entre le moment où j'écris ce roman et celui où il paraîtra). A cet endroit la rue principale est coupée par une rue étroite où passe l'autobus allant vers *Bayt al-qāḍi*, c'est la *Rue al-baḡḡāla* (des Muletiers).

« En regardant vers *ʿAtaba*, tournons à gauche dans la *Rue des Muletiers* et marchons dans cette voie étroite et encombrée, pleine de boutiques : épiciers, menuisiers, marchands de socques et de chaussures, parfumeurs. Tâchons de nous frayer un chemin parmi les charrettes, les ânes, les voitures à bras, les marchands de jus de réglisse. Dépassons les intersections — dont la *Rue Bazāzra* et la *Rue ʿAḡūr* —, dépassons également les deux mosquées situées à notre gauche et ainsi nous aurons parcouru la *Rue Banhāwi* et abouti à une vaste esplanade s'étendant à perte de vue. A droite nous trouvons *Bāb al-futūḥ*, l'une des portes du Caire d'al-Mu'izz, énorme et imposante, couverte de terre, que le temps a marquée, autour de laquelle s'éparpille la luzerne et le crottin, tandis que s'y amassent les passants et une joyeuse marmaille.

« La porte mène à la *Wakāla des citrons et des olives* et à la route qui aboutit au quartier d'*al-Nahhāsīn* (chaudronniers), à *Bayt al-qāḍi* et à *Notre Seigneur Husayn*.

« En face de nous l'esplanade s'étale jusqu'au *Cimetière de Bāb al-naṣr* qui est traversé par une rue importante : la *Rue al-nuḡūm* (des étoiles) ; laquelle donne finalement dans la *Rue ʿAbbāsīyya* et le *Service du Trafic*. A gauche l'esplanade est limitée par une chaussée surélevée dont l'abrupt (*ḡarf*) est protégé d'un revêtement de pierre : c'est la *Rue al-qaṣṣāṣīn* qui se termine à un petit mausolée isolé, celui d'Ibn Hiṣām ».

On sent en lisant ces lignes que l'auteur tient à animer son tableau, à y apporter des touches pittoresques.

Mais c'est en revenant à la *Rue des Poissonniers* que Sibā'ī laisse parler sa sensibilité. Il marque une pause dans l'itinéraire et abandonne le style guide touristique dans sa description :

« C'est une rue banale, comme ses semblables des quartiers populaires, étroite et sale, avec ses boutiques de part et d'autre et ses vieilles maisons aux murs pulvérisés, aux portes hautes, dont les fenêtres sont si rapprochées qu'on pourrait presque se donner la main de l'une à l'autre. La chaussée est recouverte de carreaux de basalte instables qui rendent la marche plus pénible que si on avait laissé la terre nue. Des tas d'ordures la bordent, entourés de mares d'eau sale et putride.

« Cet aspect est commun à la *Rue des Poissonniers*, la *Rue 'Ağūr*, la *Rue du bahlawān* (bouffon), la *Rue Machin*, bref à toutes les rues « propres » et « respectables »⁽¹⁾ du Caire! ».

Pourtant cette rue se distingue des autres et nous allons nous familiariser avec son plan : après la fontaine — signalée au début — et la *Chaufferie* du *Bain d'al-Husayniyya*, voici « quelques vieilles maisons, des boutiques et un *kuttāb* bordant des impasses courtes qui se ramifient sur la rue originelle comme des cavités en U »⁽²⁾, et enfin nous touchons au but :

« Nous rencontrons à gauche une fière bâtisse aux murs solides dont la porte bardée de fer ouvre sur une entrée haute mais étroite... Franchissons l'entrée et passons par la porte située à droite qui mène à un vaste patio délabré, occupé par des monceaux de pierres et de terre. Depuis la cour, la maison et ses alentours apparaissent complètement ruinés et désolés. L'œil est attiré par un haut minaret qui appartient à la mosquée voisine. La maison même fait l'effet d'une majesté déchuë. Les solides murailles altières se sont fendues et menacent ruine, les fenêtres sont disloquées et laissent apparaître une obscurité sinistre de caverne abandonnée. Au balcon spacieux du premier étage mène, à gauche quand on entre, un escalier de marbre tout rongé, encombré de caisses vides destinées à contenir les livres jaunes rangés sur le bord du balcon et que les portefaix ont commencé à sortir de la maison. Eh oui! La partie encore habitable de cette imposante demeure a été louée comme entrepôt de livres. Ainsi elle a échappé dans une certaine mesure à une honteuse déchéance et conserve un peu de sa noble origine et de sa gloire d'antan ».

Donc, comme Haykal, Sibā'ī groupe ces considérations historico-topographiques au début, pour n'y plus revenir par la suite. Mais, dans son esprit, il prélude ainsi

⁽¹⁾ Les guillemets sont de nous. — ⁽²⁾ Le U est de l'auteur.

au drame qu'il va conter. Non seulement il s'astreint à délimiter le cadre, mais il s'efforce en outre de susciter une impression pénible qui va plus loin que la classique méditation sur la caducité de toute chose. Misère, saleté, ruine, composent l'harmonie dominante qui ne sera jamais oubliée et l'on verra le porteur d'eau périr sous les décombres de sa maison écroulée. Pour ce seul livre Sibā'i figure parmi les tenants du réalisme.

Il n'empêche que ces longs préambules ne laissent pas d'être artificiels : ils sont donnés en bloc, avant toute indication concernant le sujet du roman. Encore peut-on les admettre, à la rigueur, quand l'œuvre compte, comme ici, plusieurs centaines de pages. Ce n'est pas le cas de *'Amm Metwallī*, nouvelle parue en 1927 dans l'un des premiers recueils édités par Maḥmūd Taymūr. Celui-ci consacre à peu près un cinquième du texte à décrire un palais ture du *Darb al-aḥmar* dont il s'attache à montrer la décrépitude. Or cet endroit ne joue aucun rôle dans la vie du héros qui ne fait qu'y passer. On comprend que l'auteur ait supprimé cette digression gratuite en rééditant *'Amm Metwallī* ⁽¹⁾.

Dans ces conditions on apprécie le mérite de 'A.-R. al-Šarqāwī qui a su à la fois « planter le décor » et exposer les éléments de l'intrigue dans le premier chapitre des *Rues de derrière* ⁽²⁾. Il nous explique pourquoi le personnage principal — officier en retraite — n'habite pas un quartier résidentiel (tel que *al-Ḥilmiyya al-ḡadīda*, *al-Rawḍa* ou *al-'Abbāsiyya*) comme tant de ses collègues mais possède une maison dans le quartier de *Birkat al-fil*. En réalité ce choix lui a été dicté par les circonstances. Son beau-père, chef de service (*bāš kātib*) à la *Dā'ira du Prince 'Azīz* avait découvert un terrain appartenant au Prince, situé derrière la route menant de *Sayyida Zaynab* à *al-Ḥilmiyya al-ḡadīda* et avait conseillé à son administration de le lotir. Dès que l'immeuble de la *Dā'ira* s'élève, le fonctionnaire avisé acquiert un morceau de terrain tout proche et l'offre à sa fille. Le mari de celle-ci — notre officier — y construit naturellement sa maison ⁽³⁾. Il est suivi par d'autres mais son caractère et ses galons lui valent une position privilégiée parmi les habitants de la nouvelle voie. Il en est vraiment le père. C'est lui qui la baptise : il appose, de sa propre initiative, les deux plaques qui vont « officialiser » le nom de *Rue 'Azīz*, qu'il a choisi, alors que la *Dā'ira* lui réservait le statut infamant de *ḥāra* (ruelle). La maison qui se trouve en face de

⁽¹⁾ Avec un choix de ses œuvres de jeunesse, in *al-Waḥba al-ūlā*. Voir sur ce point Ḥidr, p. 193.

1958.

⁽²⁾ 'A.-R. AL-ŠARQĀWĪ, *al-Šawārīc al-ḥalfiyya*,

⁽³⁾ En recoupant les renseignements donnés on peut situer cette construction vers 1919.

la sienne empiète sur la largeur de la rue prévue initialement et son propriétaire est condamné par la *Dā'ira* à la démolir pour la reconstruire dans l'alignement, mais l'officier met son uniforme et tout son prestige dans la balance : le riverain indiscipliné se trouve seulement condamné à payer le terrain indûment utilisé... « quand il en aura la possibilité » ! Ces traits réjouissants d'un urbanisme par trop tolérant, ne font pas figure de hors-d'œuvre, ils s'intègrent parfaitement dans le récit. Ils aident à souligner l'importance du héros et favorisent la présentation des différents protagonistes ⁽¹⁾.

Loin d'avoir une valeur exemplaire, les trois expositions que nous avons citées ou résumées, sont exceptionnelles — à notre connaissance — dans le roman égyptien. Le Caire se trouve en général évoqué de façon plus succincte, moins précise, par nos auteurs.

*
* * *

Le romancier — et à plus forte raison le nouvelliste — n'est pas archéologue, il n'emprunte au paysage urbain que des éléments d'appoint qui lui permettent de compléter une atmosphère avant tout psychologique. Voici comment Yūsuf Idrīs représente le quartier de *Qal'at al-kabš* où il nous fera revivre une atroce scène de folie :

« ... nous avons dû parcourir d'innombrables ruelles et venelles sur lesquelles nous tombions, tantôt après avoir descendu un escalier, tantôt après avoir franchi d'énormes tas de terre — vestiges d'une maison qui s'était effondrée sans que personne se chargeât de dégager ces décombres qui, maintenant, bouchaient une ruelle ou au contraire faisaient communiquer deux rues » ⁽²⁾.

Le réalisme impose — presque comme une obligation absolue — de s'intéresser aux quartiers dits populaires (*šā'bi*) ou nationalistes (*waṭani*), bref à ce qu'il y a de plus typique (*baladī*) dans Le Caire. Le patriotisme autant que le souci artistique d'authenticité (*aṣāla*) expliquent cette prédilection. Que le réalisme soit devenu une mode — et ait donc favorisé une production pléthorique et médiocre faite de clichés — ne doit pas empêcher de reconnaître que les talents les plus sûrs du roman égyptien l'ont pratiqué avec bonheur. Mais, on l'a déjà vu, ces endroits se ressemblent. Aussi l'écrivain se soucie peu d'en faire apparaître les « traits saillants » ou les « caractéristiques » comme Sibā'ī. Il préfère accorder toute son attention aux êtres qui y vivent.

⁽¹⁾ *Al-Šawāriḥ*, pp. 7-14. — ⁽²⁾ Y. Idrīs, *al-ʿAskarī al-aswad*, p. 42.

Le nom d'un quartier évoque moins un ensemble de constructions qu'une collectivité qui peut être une ethnie ou une communauté religieuse. Iḥsān 'Abd al-Quddūs nous montre l'antagonisme qui oppose les Musulmans d'*al-Husayniyya* et les Juifs d'*al-Zāhir*, « jusqu'au jour où le miracle se produisit quand les ruines séparant les deux quartiers firent place à une rue nouvelle; la *Rue Fārūq* où Musulmans et Juifs cohabitèrent »⁽¹⁾. Une impasse (*hāra masdūda*) « condamnée » les quelques familles qui l'habitent à des relations plus étroites que le banal voisinage et « elle peut seule bonifier les sentiments de même que la bouteille fait vieillir le vin »⁽²⁾. La ruelle que Naḡīb Maḥfūz a choisi de nous présenter⁽³⁾ est un univers clos où les relations humaines, les passions, les vices se laissent facilement analyser par l'observateur perspicace et elle acquiert en outre une importance dramatique en tant que système de référence par rapport à quoi les personnages prennent position : il y a ceux qui sont attachés — par habitude ou sentimentalement — à cette ambiance et ceux qui sont impatients de s'en évader.

Il appartient au romancier de donner une âme aux « lieux inanimés ». Dans une de ses nouvelles⁽⁴⁾ Y. Ḥaqqī nous « décrit » les escaliers de service :

« Parfois ces escaliers s'enfoncent sous des tabatières (*manāwir*) comme dans un puits profond et je n'ai jamais rien vu d'aussi noir, laid et sinistre qui exprime mieux la turpitude de la conscience et la saleté de la tripaille que ces trous de souris. Parfois ils sont à ciel ouvert et ... on se croirait en présence de la dernière trouvaille de Luna-Park pour secouer les créatures de Dieu et leur donner le grand frisson. ... Là apparaissent les viscères de l'immeuble. D'après les poubelles on peut savoir ce que mangent les locataires et s'ils ont bon appétit. D'après l'état de la couverture du domestique et de son matelas noir de crasse et constellé de sang de puces, on juge de la propreté des maîtres et du respect qu'ils ont pour le genre humain ».

Mais le plus souvent ce sont les personnages eux-mêmes qui animent, d'après les sentiments qui les habitent, le spectacle que leur présente la ville. Chez Y. Ḥaqqī encore on verra la populace de *Sayyida Zaynab* tour à tour magma sans signification, troupeau répugnant, puis grande famille accueillant l'enfant prodigue, suivant les

⁽¹⁾ I. 'ABD AL-QUDDŪS, *Ānā ḥurra*, p. 56.

⁽⁴⁾ Y. ḤAQQĪ, *al-Sullam al-lawlabī*, in 'Antara,

⁽²⁾ Y. ḤAQQĪ, *al-Salḥafa* ... in *Qindīl*, p. 59. pp. 23-24.

⁽³⁾ N. MAḤFŪZ, *Zuqāq al midaqq*.

variations de l'état d'esprit du héros⁽¹⁾. Chez Šarqāwī voici le *Pont Qaṣr al-Nīl* tel qu'il apparaît à un jeune cairote en 1937 :

« Tandis que le son du clairon s'élevait des casernes de *Qaṣr al-Nīl*, Sa'd se tourna vers le drapeau anglais qui flottait au-dessus des casernes. Les soldats anglais allaient et venaient à l'intérieur tandis que d'autres, quittant précipitamment les jeunes filles qui les accompagnaient couraient vers les casernes. Des Égyptiennes avec des Anglais ! Des filles belles comme le jour ! ... Nos femmes même sont en question maintenant ! Que toutes les femmes soient maudites.

Tout est anglais ici ! Le pavillon et le lion sur le pont ! ... Sa'd se retourna brusquement et se dirigea vers le Nil. Il se colla contre le parapet de pierre et se pencha pour contempler le fleuve. Il coulait au-dessous de lui en vaguelettes, portant des dizaines de barques dont les patrons invitaient les promeneurs de la voix et du geste. De loin accouraient des voiles blanches avec des garçons comme lui et des filles... L'eau était animée d'un mouvement léger et harmonieux, en un élan perpétuel. Non ! Jamais cette eau n'avait connu l'immobilité. Elle n'était pas sombre ni lugubre comme il l'avait vue un instant plus tôt. Non ! Elle était limpide, verte moirée de bleu. Quelle jolie couleur cela ferait pour des yeux de fille ! Mais personne ne jouissait autant de ce Nil que les occupants des casernes ».

La Amīna de N. Maḥfūz est cloîtrée chez elle, sa seule distraction consiste à monter sur la terrasse d'où elle découvre les prestigieuses mosquées du Caire⁽²⁾ :

« Qu'ils étaient impressionnants ces minarets à l'élan si suggestif. Certains s'élançaient tout près d'elle, au point qu'elle en distinguait parfaitement les lampes et le croissant — tels ceux de *Barqūq* et de *Qālāwūn*. D'autres, un peu plus éloignés, elle ne voyait que l'ensemble, tandis que les détails lui échappaient : ceux d'*al-Ḥusayn*, d'*al-Ġūrī* et d'*al-Azhar*. Tout au bout de l'horizon enfin c'était seulement comme des fantômes que lui apparaissaient les minarets de la *Citadelle* et d'*al-Rifā'ī*. Son âme voletait autour de toutes ces flèches qui étaient si près du ciel puis ses yeux se fixèrent sur le minaret d'*al-Ḥusayn* — son préféré à cause du culte qu'elle vouait à son Patron. Son regard exprima la tendresse, mais aussi la tristesse qu'elle éprouvait en se rappelant qu'il lui était interdit d'aller visiter le tombeau du petit-fils du Prophète ».

Un autre personnage de N. Maḥfūz qui vient habiter *Ḥān al-Ḥalīlī* examine ce quartier, nouveau pour lui, depuis son appartement : d'un côté il voit la partie ancienne avec ses terrasses en ruine, ses fenêtres délabrées, ses toitures de bois et

⁽¹⁾ Y. ḤAQQĪ, *Qindil...*, chapitres 2, 9, 12. — ⁽²⁾ N. MAḤFŪZ, *Bayn al-Qaṣrayn*, p. 42.

de chaume, le lacs de ses ruelles ; par l'autre fenêtre il découvre la partie transformée par l'urbanisme moderne : au milieu des grands immeubles neufs à allure de casernes s'inscrivent les carrés des échoppes. Ainsi l'artisanat n'est pas mort, pense-t-il, *Hān al-Halīlī*

« a tenu bon devant la civilisation moderne, répondant à la vitesse folle par sa sagesse tranquille, à la mécanique complexe par son art simple, au réalisme impitoyable par son imagination vagabonde, au néon flamboyant par sa pénombre sommeillante »⁽¹⁾.

*
* *

Si l'on recensait toutes les indications toponymiques fournies dans les romans on s'apercevrait qu'elles sont fort nombreuses. Mais dans l'immense majorité des cas elles ne sont suivies d'aucun commentaire de l'auteur ou de ses personnages. On chercherait en vain, par exemple, une peinture précise des lieux de plaisir du Caire qui sont si souvent mentionnés dans cette littérature où les joyeux nocurs ne manquent pas. Mais on a toujours l'impression d'arriver trop tard. Celui-ci ne peut chercher de distractions hors de son quartier parce que les soldats australiens — pendant la première guerre mondiale — « l'empêchent d'aller s'amuser à l'*Azbakiyya* »⁽²⁾. Celui-là est un veuf sage qui évoque avec nostalgie, sans s'attarder davantage, ses

« aventures au temps où il était célibataire, dans les cafés de l'*Azbakiyya* et les repaires à femmes que constituent certaines vieilles maisons d'*al-Hilmīyya al-ġadīda* et de *Munira* »⁽³⁾.

Si Šarqāwī oppose à la *Rue Nāṣiriyya* et ses « vieilles maisons » la *Rue 'Emād al-Dīn*, il ne donne pas une description de cette artère des lieux de spectacle du Caire, centre d'une « vie moderne »⁽⁴⁾. On le voit plutôt sensible, lui aussi, à la décadence telle qu'elle lui apparaît en 1935 :

« Tout change et s'écroule *Rue 'Emād al-Dīn*. Au lieu des théâtres dont la grandeur emplit le cœur du tragique et noble sentiment de la vie, c'est l'assaut des casinos (*sālāt*), cinémas et troupes de variétés. Le théâtre Printania fait l'effet d'un temple en ruine, le théâtre Ramsès est fini, on n'en voit plus de trace. Même ce petit théâtre où Georges Abiad a travaillé ... est devenu un cinéma ».

⁽¹⁾ N. MAHFŪZ, *Hān-al-Halīlī*, p. 8.

⁽²⁾ N. MAHFŪZ, *Bayn al-Qaṣrayn*, p. 17.

⁽³⁾ ŠARQĀWĪ, *al-Šawāri'*..., p. 76.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 129.

Tout se passe finalement comme si le lecteur n'avait besoin que d'un nom pour imaginer automatiquement ce qu'il représente. Le nom d'une rue ou d'un quartier est un symbole qui entraîne des réactions attendues. Les romanciers utilisent surtout ce pouvoir de suggestion dans deux cas particuliers.

Le premier est le débat qui oppose les amoureux du passé et les partisans du modernisme. On ne s'étonnera pas de voir N. Maḥfūz figurer en bonne place ici encore. Son héros type est en effet l'intellectuel désarmé devant la vie actuelle, incapable de se décider. Ce n'est pas un homme d'action mais un rêveur et, en conséquence, il s'accroche aux vestiges du passé. Ici ⁽¹⁾ il s'appelle Kemāl et défend les Pyramides :

« — Voilà — dit son ami — un pays dont les vestiges sont principalement des tombes et des momies — et, montrant la Pyramide — Regarde tous ces efforts en pure perte.

Kemal rétorque avec feu :

— C'est cela l'immortalité ! ».

Là ⁽²⁾ il s'appelle Aḥmad 'Ākif et défend le Vieux Caire :

« — Ce quartier — dit son interlocuteur — représente le Vieux Caire. C'est un ensemble de vestiges branlants. Il peut émouvoir l'imagination, éveiller la tendresse, exciter la compassion. Mais quand on y braque le regard froid de l'intelligence on ne voit que la saleté. Le conserver signifie qu'on sacrifie des hommes. Ne vaudrait-il pas mieux l'effacer afin de permettre aux gens de jouir d'une vie saine et heureuse ?

— Il n'y a pas que de la crasse dans un quartier ancien. Il est un souvenir souvent plus grand que la réalité actuelle... Ce Caire que vous voulez anéantir est Le Caire d'al-Mu'izz, de glorieuse mémoire et combien plus prestigieux que Le Caire actuel réduit en esclavage ».

La deuxième exploitation du symbolisme toponymique concerne l'opposition entre les vieux quartiers et les « beaux quartiers », entre la médiocrité et le haut standing. Une jeune femme voudrait pouvoir se payer des vacances à Alexandrie et pour y parvenir accepterait de vendre la maison que ses parents lui ont léguée ; mais son mari et son frère la persuadent de n'en rien faire : l'acte de propriété révèle

⁽¹⁾ N. MAḤFŪZ, *Qaṣr al-šawq*, p. 198. — ⁽²⁾ N. MAḤFŪZ, *Ḥān al-Ḥalīlī*, p. 55.

que son aïeul était coiffeur à *Bāb al-ḥalq*. Que diraient ses amies en apprenant cela ⁽¹⁾ ! Songeant à marier ses deux sœurs le héros de *Nous étions trois orphelins* ⁽²⁾ décide d'abandonner le *Darb ḥaḡar* situé derrière la *Ruelle (ḥāra) du Crocodile* pour louer un appartement minuscule dans *Garden City*.

On pourrait trouver bien des exemples d'un véritable complexe de la *ḥāra*. Nous avons été amené à y faire allusion dans les pages qui précèdent mais revenons aux circonstances qui ont précédé le baptême de la *Rue 'Azīz* ⁽³⁾.

En apprenant que leurs fenêtres vont peut-être donner sur une ruelle, deux jeunes femmes poussent des hauts cris, celle-ci parce que la maison (*mullk*) de son père à Mansourah se trouve sur l'artère principale, celle-là parce qu'elle est d'origine turque. Quelle déchéance ce serait ! « Est-ce que j'ai une tête à habiter une *ḥāra* ? », s'exclame l'une d'elles ⁽⁴⁾.

Quand on vit dans une *ḥāra*, un *darb* ou une *'atfa* on se voit placé au bas de l'échelle sociale. Malgré les sacrifices que ses études coûtent à sa mère — veuve et sans ressources — Ḥasanayn veut entrer à l'École de Guerre. Dévoré par l'ambition, il estime déchoir en logeant dans une *'atfa* à *Šubrā* :

« ... la *'atfa Naṣr Allāh* lui parut encore plus sinistre que de coutume ; ses narines furent frappées par son odeur caractéristique faite de poussière, de fumée, d'effluves de toutes sortes de graisses. Il la parcourut sans joie, les yeux éteints » ⁽⁵⁾.

Il ne peut vraiment plus « voir » la *'atfa*, dans tous les sens du mot et quand il devient officier, la coupe déborde : « il y va de sa réputation » ⁽⁶⁾.

* * *

De la description minutieuse à la remarque allusive, en passant par le tableau psychologique, les romanciers ont donné du Caire une représentation assez variée. Les exigences de leur art, leurs goûts personnels ou les idées communément admises autour d'eux, expliquent sans doute leurs choix, la longueur ou au contraire l'extrême rapidité de leur évocation du décor urbain. Il est normal, d'autre part, que les sentiments les retiennent plus que les pierres.

⁽¹⁾ МУН. СИОЇ, *al-Aydi*..., pp. 56-68.

⁽²⁾ Y. ḤAQOŪ, in *Qindīl*..., pp. 74-86.

⁽³⁾ Cf. *supra*, p. 154.

⁽⁴⁾ ŠARQĀWĪ, *al-Šawāri'*..., p. 10.

⁽⁵⁾ N. MAHFŪZ, *Bidāya*..., p. 275.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 279.

Cependant, en concluant, nous ne pouvons que confirmer notre impression de départ : la physionomie du Caire ressort mal de cette littérature. Les auteurs semblent hériter d'une tradition qui s'est créée en même temps que le roman égyptien. Vérité, nationalisme et art commandent qu'on s'intéresse plutôt au Caire populaire. Mais celui-ci se prête malaisément à une peinture originale ; aussi, par delà les considérations très générales qui brossent une ambiance plutôt qu'un cadre, c'est dans la complexité des relations humaines qu'on cherchera le véritable filon littéraire qu'il constitue.

On pourrait croire que Le Caire manque de sites célèbres, tant ils apparaissent rarement et toujours un peu à la façon des minarets fantomatiques d'Amīna — mystérieux et évanescents. De surcroît, comme si la vie de la Cité s'était brusquement arrêtée, on ne trouve aucune indication concernant les récents développements de l'urbanisme — rien par exemple sur la *Cité Naṣr* ou sur l'importante extension d'*al-Duqqī*.

Faut-il chercher à ces lacunes une raison linguistique — absence d'un vocabulaire précis et nuancé qui permettrait de faire jouer les formes et les couleurs, de faire sentir les perspectives, de détailler les différents éléments d'un édifice ? Faut-il y voir plutôt le mépris des auteurs pour tout ce qui n'est pas l'Homme et la Vie ?

Parmi d'autres, ces deux explications sont sans doute également fondées. Nous penchons cependant pour la dernière. L'évolution qui se marque dans la production d'un N. Maḥfūz la rend en effet plus vraisemblable. Alors que ses romans antérieurs portaient sur Le Caire — et surtout le Vieux Caire — les deux plus récents l'ignorent. L'avant-dernier nous livre un *Bavardage sur le Nil*⁽¹⁾ entre quelques spécimens d'une jeunesse socialement en marge qui s'inquiètent de la destinée humaine à bord d'une *awwāma* (bateau amarré). Si le dernier⁽²⁾ déserte Le Caire pour Alexandrie ce n'est pas pour dépeindre la deuxième capitale égyptienne mais pour y étudier un nouveau « huis-clos ».

Doit-on penser que Le Caire, à peine entrevu par les romanciers, s'éloigne irrémédiablement de leur horizon ?

⁽¹⁾ *Tartara fawq al-Nīl*. — ⁽²⁾ *Mirāmār*.

BIBLIOGRAPHIE

(Sauf indication contraire, ces livres ont été édités au Caire.)

- ‘ABD AL-QUDDŪS, Iḥsān, *Ānā ḥurra*, 4^e éd. *Maktaba al-ma‘ārif*, sans date, Beyrouth.
- ĠĀNIM, Fathī, *al-Ġabal*, n° 199 des *Riwāyāt al-Hilāl*, juillet 1965.
- ḤAQQĪ, Yahyā, *Qindil Umm Hāsim*, coll. Iqra’, n° 18, *Dār al-ma‘ārif*, décembre 1954.
- *‘Antara wa Ḡūlyāt*, éd. de *Dār al-‘urūba*, sans date.
- HAYKAL, Muḥammad Ḥusayn, *Hākadā ḥuliqat*, 2^e éd., *al-Širka al-‘arabiyya li-l-ta’lif wa-l-našr*, 1959.
- IDRIS, Yūsuf, *al-‘Askarī al-aswad*, 1^{re} éd., *Dār al-ma‘rifā*, mars 1962.
- MAḤFŪZ, Naḡīb, *Zuqāq al-midaqq*, 3^e éd., *Dār Mišr li-l-ṭibā‘a*, 1957.
- *Bayn al-qaṣrayn*, 5^e éd., même maison, 1964.
- *Qaṣr al-šawq*, même maison, sans date.
- *Ḥān al-Ḥalīli*, même maison, sans date.
- *Bidāya wa nihāya*, 3^e éd., même maison, 1958.
- *Tartara fawq al-Nīl*, 1^{re} éd., même maison, 1966.
- *Mirāmār*, 1^{re} éd., même maison, 1967.
- AL-ŠARQĀWĪ, ‘Abd al-Raḥmān, *al-Šawārī‘ al-ḥalfiyya*, 1^{re} éd., *al-Širka al-‘arabiyya...*, 1958.
- AL-SIBĀ‘Ī, Yūsuf, *al-Saqqā māt*, éd., de *Mu‘assasa al-Ḥanḡī*, 1952.
- ŠIDQĪ, Muḥammad, *al-Aydi al-ḥašīna*, maison d’éd. non indiquée, 1958.
- TAYMŪR, Maḥmūd, *‘Amm Metwalli*, nouvelle citée intégralement sous sa première forme dans Ḥidr, *‘Abbas : al-Qiṣṣa al-qaṣīra fī Mišr... ḥattā 1930*, éd. par *al-Dār al-qawmiyya*, 1966.